

Hafid Adnani<sup>1</sup>



## KATEB YACINE ET LA NÉCESSITÉ POUR L'AFRIQUE DE RETROUVER SON « NORD »

---

**Résumé :** L'Afrique du Nord développe un rapport complexe avec son africanité notamment en raison de l'ambiguïté de la relation entre identité Amazighe et identité arabe qui renvoie cette dernière au Machrek. Kateb Yacine a cette particularité d'avoir interrogé l'identité proprement africaine de l'Afrique du Nord à travers son œuvre.

**Mots clés :** Africanité, Afrique du Nord, Amazighité Arabe, Berbères, Kateb Yacine, Machrek, Maghreb, Orient arabe

**Abstract:** *North Africa has developed a complex relationship with its Africanity, particularly because of the ambiguity of the relationship between Amazigh identity and Arab identity, which refers the latter to the Mashreq. Kateb Yacine has this particularity of having questioned the properly African identity of North Africa through his work.*

**Keywords:** *Africanity, North Africa, Arab Amazighity, Berbers, Kateb Yacine, Machrek, Maghreb, Arab East*

---

PEU D'ÉCRIVAINS ET D'INTELLECTUELS algériens, tunisiens, marocains... se sont exprimés sur le thème de l'africanité de leur pays. Kateb Yacine est une exception : l'auteur de *Nedjma*<sup>2</sup> et du *Polygone étoilé*<sup>3</sup> avait compris toute l'importance, pour les trois pays cités au moins, de renouer un solide lien avec le continent africain. À travers notamment une analyse du personnage du « Nègre » qui joue un rôle singulier dans *Nedjma*, cette nécessité apparait et donne à cette question cruciale, par le biais de la littérature, toute sa profondeur humaine, historique et anthropologique.

---

1. Doctorant en anthropologie à l'EHESS et au LAS - Collège de France. Paris « L'Afrique a-t-elle perdu le nord ? », *Cahier d'études africaines*, 2010.

2. Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956.

3. Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*, Paris, Seuil, 1966.

## Pourquoi l'Afrique doit retrouver son Nord ?

Les pays d'Afrique du Nord sont très souvent considérés comme des pays « arabes », et « classés » par voie de conséquence avec des pays du Proche et du Moyen-Orient, y compris hélas, et trop souvent, dans le monde universitaire.

Selon le chercheur marocain Mostafa El Qadéry<sup>4</sup>, le Maghreb n'existe que par et pour le Machrek<sup>5</sup>, puisque « les Arabes » dominent le champ historique de cette région depuis l'islam et la « conquête arabe » qui fut son instrument.

Mais plus loin encore dans le temps, cette construction prend date dans la période coloniale qui a vu le développement des sciences consacrées aux indigènes, sciences spécialisées selon les champs d'études et d'investigations qui ont, pour ainsi dire, « segmenté » le terrain, tenant, selon El Qadéry « un discours sur les Arabes conquérants, habitant les riches plaines et les villes, dépositaires d'une langue savante et de savoir » et « un discours sur les Berbères, autochtones, habitants des montagnes et des déserts où ils ont été repoussés ou/et où ils se sont retranchés, dépositaires des dialectes de l'oralité et du folklore ».

Il faut rappeler ici, à titre d'exemple, qu'Ernest Renan, intellectuel de référence de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et théoricien de la nation<sup>6</sup>, a, en quelque sorte, scellé le sort de l'histoire de la région, par la description d'une zone géographique marquée par « les conquêtes étrangères sans lesquelles l'autochtone berbère, descendant des Numides ne pourrait exister » (Renan, 1873). Ajoutons, que riche de ses expériences en Algérie, en Tunisie et au Maroc, l'orientaliste William Marçais (1961) avoua dans ses mémoires la grande influence qu'ont eue ses lectures sur « les civilisations sémitiques » de Renan, sur son parcours de recherches concernant la langue des Arabes.

Marçais avait tranché cette dichotomie, selon le même El Qadéry, par cette explicitation des points de vue de Jacques Berque<sup>7</sup> et Charles Le Cœur<sup>8</sup> : « La vie islamique intégrale est réservée aux gens des bourgs et des villes ; c'est là seulement que ses adeptes peuvent satisfaire à toutes les obligations de la loi, être tout entiers et spécifiquement musulmans... L'Islam est sévère pour la vie nomade, à qui il

---

4. *L'Afrique a-t-elle perdu le nord ?*, Cahier d'études africaines, 2010.

5. Orient arabe, par opposition à Maghreb qui veut dire Orient arabe.

6. Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Conférence en Sorbonne, le 11 mars 1882

7. Sociologue et anthropologue orientaliste français.

8. Charles Le Cœur, *Le rite et l'outil. Essai sur le nationalisme social et la pluralité des civilisations*, Paris, PUF, 1969.

témoigne méfiance et antipathie ; se faire citoyen est un acte particulièrement recommandable.<sup>9</sup> » (1928)

Plus tard, Robert Montagne (1953)<sup>10</sup> a confirmé cette perception, dans son volet purement « berbère » : « Les Berbères ont toujours été, en outre, incapables d'édifier des cités, et ils sont restés, à l'intérieur de leurs tribus, dépendants de la civilisation des Arabes des villes. ». Et une panoplie d'arabisants et de berbérissants ont ainsi participé, chacun dans leur domaine, à la construction et à la confirmation des différences, des dichotomies et des séparations supposées.

Cette mise à mort symbolique des spécificités réelles de cette région et de la réalité des indigènes colonisés et infériorisés, a été malheureusement également l'œuvre des nouveaux États à l'indépendance : elle a été introduite dans les programmes scolaires et reproduite dans diverses recherches scientifiques comme une vérité historique.

Par ailleurs, le problème posé ici est d'une complexité telle que nous ne pensons pas que sa solution puisse se résumer à l'adoption (qui a eu lieu récemment notamment) de textes mettant un terme, souvent de manière symbolique, et à la suite d'un combat par ailleurs long et acharné de certaines des parties prenantes, à une injustice envers l'identité Amazighe, comme ce fut le cas (encore très timidement) au Maroc et en Algérie, sans qu'hélas un changement ne s'amorce de manière satisfaisante dans la réalité et le vécu des parties prenantes.

Les peuples d'Afrique du Nord pourtant, et malgré cette construction-destruction qui vient de loin, ne peuvent en aucun cas être réduits à cette dichotomie malsaine, ni bien sûr seulement à l'arabité, ni à quelconque autre forme de pureté. Le mythe d'un « Monde arabe » uniforme (qui n'a jamais existé) est le moteur essentiel de la classification désormais postcoloniale de cette région du monde. Si l'on se limite à la langue, en Algérie, au Maroc et même en Tunisie, c'est le berbère (ou Tamazighte), et aussi la darija (arabe parlé caractérisé par plusieurs influences berbères et européennes) qui sont parlées au quotidien, sans oublier la langue française qui est très présente. De plus, être « arabe », à supposer que les habitants d'Afrique du Nord le soient tous, ce qui ne correspond nullement à la réalité, n'est pas une

9. William Marçais, 1928 « L'islamisme et la vie urbaine », publié dans *Comptes rendus des séances de l'année 1928 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, reproduit dans *Articles et Conférences*, Paris, Maisonneuve, p. 59-67.

10. Robert Montagne est un orientaliste, ethnologue et anthropologue français,

alternative au fait d'être africain ou même noir. Les Mauritaniens et les Soudanais se définissant, par exemple, comme étant les trois à la fois.

L'argument de la religion n'est pas davantage pertinent. L'Islam est la religion dominante dans certaines parties de l'Afrique de l'Est et du Sahel, avec des communautés de taille considérable en Tanzanie, au Kenya, au Nigéria, au Sénégal, en Éthiopie et en Érythrée.

Serait-ce alors une question de couleur ? Pouvons-nous considérer qu'être africain signifie être noir ? Les Soudanais du Sud, aux pigments sombres, sont-ils plus africains que leurs voisins du Nord à la peau plus claire ? Une classification basée sur ces considérations est beaucoup trop réductrice et ne tient pas compte de la grande diversité du continent dit « noir » par ailleurs.

Mais hélas chacun sait que cette « classification » absurde est aujourd'hui très ancrée, acceptée même *a priori* par les populations, construite et savamment entretenue bien sûr par les États. La journaliste Imane Amrani, algérienne et britannique qui vit à Londres raconte dans le quotidien *The Guardian*<sup>11</sup> que lors d'une fête, un Nigérian l'a interrogée au sujet de l'Algérie : « Est-elle aussi conservatrice que l'Arabie Saoudite ? » a-t-il demandé. « Non », a-t-elle répondu. « Elle est aussi conservatrice que le Nigéria. »

Imane Amrani ajoute, à propos d'un article du même journal dans lequel un journaliste a déclaré que Chigozie Obioma était le « seul écrivain africain » à figurer sur la première liste de sélection pour le prix *Booker* 2015, que le journaliste en question avait manifestement oublié qu'il y a « de la vie au nord du Sahara ». Heureusement, écrit-elle encore, que l'écrivaine Laila Lalami née au Maroc, qui figurait également sur la première liste de sélection, n'a pas tardé à le lui rappeler dans un *tweet* : « Je suis africaine. C'est une identité que l'on me refuse souvent, mais sur laquelle j'insisterai toujours. »

La journaliste affirme également qu'elle se sent contrainte en permanence d'expliquer pourquoi elle se définit comme européenne et africaine, alors que cela devrait « aller de soi ».

Cette « classification » absurde donc, et contre-nature, de l'Afrique du Nord, a été politiquement voulue donc par les nouveaux États indépendants dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle, car ils ont choisi de s'identifier totalement à l'Orient

11. Imane Amrani, « Pourquoi ne pensons-nous pas l'Afrique du Nord comme faisant partie de l'Afrique ? », *The Guardian*, 11 septembre 2015.

arabe et également musulman, au mépris de l'amazighité d'abord, qui est l'inépuisable colonne vertébrale de cette partie du monde, d'une arabité bien spécifique de cette région du monde et aussi du lien indéfectible et lourd historiquement de cette région, avec l'Europe, avec la France en particulier et sa langue, même s'il s'agit de celle de l'ancien colonisateur. C'est au mépris également de toute forme de pluralité religieuse ou de non-croyance, donc d'un principe de laïcité qui serait indispensable, car il est, comme chacun sait, une des conditions d'une réelle démocratie.

Le refus de cette pluralité (pourtant vécue comme telle au quotidien) de l'Afrique du Nord indépendante, est un véritable suicide qui lui est imposé par ses gouvernants depuis si longtemps.

Car si l'Afrique perd définitivement son Nord, et donc si celui-ci perd son africanité, donc son amazighité ancestrale et sa pluralité actuelle et bien réelle, l'Afrique se perdra elle-même. C'est pourtant ce qui est en train de se passer, inexorablement, malgré les fortes résistances que cette région a connues et connaît encore, à cette quasi-fatalité en marche.

Le ré-ancrage africain de l'Afrique du Nord est encore possible pourtant, il est intimement lié à l'idée de pluralité que connaissent ces pays et qui est pour eux une richesse. Ce serait un juste retour de ces peuples à eux-mêmes. Une juste reconquête africaine de l'Afrique elle-même.

L'histoire coloniale bien évidemment unit également l'Afrique du Nord au reste du continent. La violence coloniale d'abord, celle de la conquête et aussi celle de la soumission qui a suivi. La résistance, les troupes coloniales françaises qui comprenaient des soldats originaires de l'Algérie, du Sénégal, du Mali, du Burkina Faso, du Bénin, du Tchad, de Guinée, de Côte d'Ivoire, du Niger et de la république du Congo. Ces Africains se sont battus côte à côte pendant la seconde guerre mondiale et les traces en sont encore présentes dans la mémoire collective de ces pays. Les Britanniques ont utilisé des soldats originaires d'Égypte, ainsi que de nombreux soldats provenant d'autres anciennes colonies dont le Nigéria, l'Afrique du Sud et le Kenya.

À partir des années 1950, l'Afrique du Nord et l'Afrique du Sud luttaient conjointement contre le colonialisme et l'*apartheid*. En 1961, Nelson Mandela quitte son pays pour parcourir le continent africain et l'Europe, afin de se roder aux techniques de guérilla et de solliciter des appuis pour l'ANC. Au cours de cette tournée, accompagné de Robert Reisha (futur représentant de l'ANC en Algérie indépendante), reçoit sa première formation militaire au côté de l'Armée de libération nationale

(ALN), branche armée du FLN, et du général Mohammed Lamari. Ce fut le début d'une étroite collaboration entre le FLN et l'ANC. Quand l'Algérie arrache son indépendance en 1962, le pays affiche rapidement son soutien à l'ANC. Cette année-là, le président de l'époque, Ahmed Ben Bella, invite Nelson Mandela pour une parade militaire et en profite pour apporter un soutien financier au parti anti-*apartheid*. Des camps d'entraînement destinés aux responsables de l'ANC sont installés en Algérie. On se souvient aussi qu'Alger a accueilli en 1969 le festival panafricain...

Enfin, il faut préciser ici que l'Afrique du Nord a évidemment des liens historiques, politiques, religieux, linguistiques, économiques, culturels et politiques, avec tous les pays de la Méditerranée, du Proche et du Moyen-Orient, mais ses liens avec les pays dits « arabes » d'Orient ne devraient pas être exclusifs. Ils ne devraient nullement empêcher l'Algérie, le Maroc, la Tunisie, la Libye et l'Égypte... de garder leur ancrage africain, tout en restant tournés vers toute la Méditerranée, l'Europe et le monde.

## De la centralité du personnage du « Nègre » dans *Nedjma* de Kateb Yacine

### *Revenons à Kateb Yacine et à Nedjma*

Kateb Yacine, qui est un des plus grands écrivains francophones que l'Algérie ait donné, s'est exprimé à plusieurs reprises sur cette question de l'Afrique, pour dire que le « Maghreb arabe » notamment est une « invention », une « idéologie » pour nous « détourner de l'Afrique » (vr. *infra* encadré). Mais il va plus loin : il nous donne à lire dans sa littérature et dans *Nedjma* en particulier, des éléments forts de l'enjeu majeur et profond de cette question l'africanité de l'Afrique du Nord.

*Nedjma*, une œuvre rédigée dans un français où pointe sans cesse en arrière-plan la darija parlée à Constantine dans laquelle Kateb Yacine écrira plus tard son théâtre, est, écrit Maïa Bouteiller<sup>12</sup>, « d'une densité poétique et d'une complexité folles. Faite de séquences qui s'interpénètrent en défiant toute chronologie. L'ordre, Kateb Yacine n'aimait pas cela, comme Joyce auquel il est souvent fait référence à propos de ce roman ».

*Nedjma* est une œuvre de révolte et de quête de libération. Il est fondé de dire, nous dit à son tour Mehana Amrani<sup>13</sup>, que « l'écrivain était confronté à une

12. « Nedjma, l'étoile de la révolte », *Libération* 28 juin 2003.

13. « La fonction de la fragmentation dans l'œuvre de Kateb Yacine », in *L'écriture fragmentaire. Théorie et pratiques*, Presses universitaires de perpignan, 2001.

immense ambition qu'il reprend, d'ailleurs, dans *Nedjma* par la bouche de Rachid, un de ses personnages romanesques : « Se taire, ou dire l'indicible ». Et le dilemme, car c'en est un, prend plus de relief dramatique quand il sera question du choix des armes, c'est-à-dire de la manière de dire cet indicible.

Mais c'est quoi donc l'indicible ? Kateb répond, à travers la forme romanesque, qu'il s'agit de ce pays qui s'entête à exister après chaque envahisseur et qui renaît vierge après chaque viol, ce pays symbolisé par « l'ombre furtive de *Nedjma*, cette femme-patrie inaccessible, comme l'étoile ».

*Nedjma* porte donc cette « ambition de dire l'indicible », cette quête impossible de l'identité.

Venons-en à l'importance du personnage du « Nègre » dans la magistrale clarification qui se fera dans le roman avec son surgissement. L'universitaire Ismaïl Abdoun, dans un ouvrage consacré à Kateb Yacine<sup>14</sup>, écrit à, propos de ce personnage dans *Nedjma* : « [Il] n'est pas, à proprement parler, un personnage dans le sens traditionnel du terme. Il n'a pas de liens précis, concrets avec une référentialité d'ordre historique, politique, ou social ou même purement « diégétique » comme les autres personnages. »

Le « Nègre » de *Nedjma* est, selon Abdoun, une « silhouette anonyme », inconnue, un « signe anthropologique », une trace quasiment perdue, mais un intrus salutaire, car il devient essentiel dans les nouveaux rapports des personnages avec *Nedjma*, puisque rien ne sera jamais plus comme avant après son entrée en scène.

Le « Nègre » dans *Nedjma* est un signifiant qui fait totalement basculer le référentiel du roman : en enlevant *Nedjma*, il met fin à une dimension de l'histoire du roman tragi-romantique (proprement bovarienne) entre Rachid et *Nedjma* -et par conséquent entre celle-ci et les autres personnages qui la désirent.

Il permet aux personnages de revenir aux fondamentaux et au fond de ce qui les concerne. De ce point de vue, il symbolise l'Afrique refoulée et indispensable qui sommeille à l'intérieur des personnages et qui attendait de se réveiller, forcément violemment. L'identité, c'est d'abord l'Afrique, et c'est cette amazighité qui y est ancrée par voie de conséquence, mais l'on sait que ces deux dimensions cardinales sont niées, piétinées... Les retrouver forcément conjointement, c'est se retrouver, c'est se libérer de la domination.

---

14. Kateb Yacine, *Lectures*, Alger, Casbah Editions, 2006.

Jusqu'à l'intervention violente donc du Nègre en plein centre de *Nedjma* -le récit poursuivait donc une trajectoire, certes complexe, mais plutôt « normée » avec une histoire d'amour passionnel, l'histoire tragique des massacres du 8 mai 1945 et la question des origines et donc de la tribu.

Le Nègre vient donc perturber cette « normalité complexe » liée à la forte proximité qui entre les personnages qui gravitent autour de la belle et fatale cousine, issue elle-même d'un mélange assez « explosif » judéo-franco-arabo-berbère.

Et c'est le Nègre, l'Africain noir – « la dimension qui manquait, à la fois présente et absente – qui va mettre le feu aux poudres, faisant ainsi éclater tout à la fois la cohésion illusoire du groupe et la fragile cohérence du récit, et ruinant aussi, définitivement, toute tentative et toute possibilité de suivre ou de poursuivre une démarche narrative aussi bien traditionnelle que moderne », nous dit Abdoun.

Car le message de l'Ancêtre à ses descendants est clair : il faut reprendre les armes pour chasser le colonisateur.

Ce « Nègre », cet Africain issu des profondeurs, a donc permis le retour à l'ordre des choses dans le roman, et il n'y a point de message littéraire plus clair.

Rappelons enfin qu'en 1943, l'écrivain, poète, homme de radio et journaliste Jean Amrouche, écrit un important article intitulé *L'éternel Jugurtha. Propositions sur le génie africain*<sup>15</sup>. Il y décrit Jugurtha, le roi numide qui mena une guerre contre Rome entre 112 et 105 av. J.-C., comme chacun sait, comme une représentation du génie africain et personnification d'un certain tempérament : « un faisceau de caractères premiers, de forces, d'instincts, de tendances, d'aspirations, qui se composent pour produire un tempérament spécifique. » Et que l'écrivain et essayiste Albert Memmi, qui fut son élève à Tunis, se vivait en Tunisie, selon ses propres mots, comme un « indigène dans un pays de colonisation, juif dans un univers antisémite, Africain dans un monde où triomphe l'Europe ». Autant de signes qui ne trompent pas et qui vont dans le sens de Kateb Yacine, sur le lien entre ce que nous pourrions nommer une « conscience africaine » nécessaire et l'esprit de liberté et l'indestructible volonté d'émancipation de toutes les dominations extérieures. ■

15. Jean Amrouche, *L'éternel Jugurtha. Propositions sur le génie africain*, 1943 (L'arche, 1946), rééd. dans *Algérie, un rêve de fraternité*, Guy Dugas (coord.), Paris, Omnibus, 1997, p. 373-385.

## Extraits de déclarations de Kateb Yacine

« Le Maghreb lui-même est trop restrictif. C'est Africain qu'il faut se dire. Nous sommes Africains. Tamazight, c'est une langue africaine : la cuisine, l'artisanat, la danse, la chanson, le mode de vie, tout nous montre que nous sommes Africains. Le Maghreb arabe et tout ça, c'est des inventions, de l'idéologie ; et c'est fait pour nous détourner de l'Afrique. À tel point qu'il y a maintenant une forme de racisme. D'ailleurs, moi, j'ai découvert avec vraiment beaucoup d'étonnement ici – ce qu'on appelle le Bureau arabe de travail, où l'on organise des séminaires – cette partie de l'Afrique. Un jour j'ai entendu la musique malienne, j'étais bouleversé d'ignorer ça. C'est honteux. Et pourtant, avec le Mali nous sommes sur le même palier. Il y a le Niger, le Mali, l'Afrique. Là aussi, on voit l'arabo-islamisme sous sa forme maghrébine occulter notre dimension réelle, profonde. C'est ce qui est important. »

(*Awal*, Algérie, octobre 1987)

« L'idéal du panarabisme ne me concerne pas. Ça ne tient pas debout pour moi. Il y a des peuples de langue arabe : il y a un peuple syrien, un peuple palestinien, un peuple libyen. Je m'oppose à l'idéologie qui utilise des termes flous, parce que je trouve qu'elle est fautive scientifiquement et très dangereuse. C'est elle qui nous a fait rater l'Afrique, par exemple. Voilà pourquoi nous, Nord-Africains, nous tournons le dos à l'Afrique : parce que l'arabo-islamisme nous masque l'Afrique d'abord. Nous sommes Africains, oui, c'est une notion vraie, géographiquement vraie et historiquement vraie... Si on voyait les choses à l'échelle africaine, on pourrait comprendre maintenant l'importance de l'Afrique du Sud pour nous. On pourrait en ce moment avoir une plus grande solidarité avec les peuples africains pour faire tomber les barrières. »

(*La Presse*, Tunisie, 24 décembre 1986)

« De cette nouvelle ruée s'éveillaient les vieux génies, laissés pour morts de la terre sans nom, pas seulement une nation, deux, ni quatre, ni un gisement pétrolier ni une nappe de gaz, mais un immense continent, l'Afrique entière se libérant, du Nord au Sud, faisant de l'Algérie son tremplin, son foyer, son principe, son étoile du Maghreb, pour traverser la nuit sans attendre l'aurore, et retrouver la caravane à chaque jalon de son épreuve, à ses puits ensablés, ses cimetières en déroute, ses coups de feu toujours comptés... »

(*Le Polygone étoilé*, Paris, Seuil, 1966)

## Éléments bibliographiques

---

- *L'Afrique a-t-elle perdu le nord ?*, *Cahier d'études africaines*, 2010.
- Ernest Renan, *Qu'est-ce-qu'une nation ?*, Conférence en Sorbonne, le 11 mars 1882
- Charles Le Coeur, *Le rite et l'outil. Essai sur le nationalisme social et la pluralité des civilisations*, Paris, PUF, 1969.
- William Marçais, 1928 « L'islamisme et la vie urbaine », publié dans *Comptes rendus des séances de l'année 1928 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, reproduit dans *Articles et Conférences*, Paris, Maisonneuve, p. 59-67.
- « *Nedjma*, l'étoile de la révolte », *Libération* 28 juin 2003.
- « La fonction de la fragmentation dans l'œuvre de Kateb Yacine » in *L'écriture fragmentaire. Théorie et pratiques*, Presses universitaires de perpignan, 2001.
- Kateb Yacine, *Lectures*, Alger, Casbah Éditions, 2006.
- Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956.
- Kateb Yacine, *Le Polygone étoilé*, Paris, Seuil, 1966.
- Imane Amrani, « Pourquoi ne pensons-nous pas l'Afrique du Nord comme faisant partie de l'Afrique ? », *The Guardian*, 11 septembre 2015.
- Jean Amrouche, *L'éternel Jugurtha. Propositions sur le génie africain*, 1943 (L'Arche, 1946) rééd. dans *Algérie, un rêve de fraternité*, Guy Dugas (coord.), Paris, Omnibus, 1997, p. 373-385.